

HOMÉLIE 12

«Je vous avertis donc et je vous conjure dans le Seigneur de ne plus marcher désormais comme marchent les autres nations, dans la vanité de leurs pensées, avec l'intelligence enveloppée de ténèbres.»

1. Le docteur, pour remplir son office, pour instruire et conseiller, ne doit pas seulement donner une sage direction aux âmes des disciples, mais il doit encore agir sur elles par la terreur et les consacrer à Dieu. La parole de l'homme, venant après tout d'un simple serviteur comme nous, ne peut pas aller jusqu'au fond de l'âme, il est nécessaire d'en appeler au Seigneur. Voilà ce que fait l'Apôtre. Après avoir parlé de l'humilité, de l'union, de la déférence que nous nous devons les uns aux autres, écoutez ce qu'il dit : «Je vous avertis donc et je vous conjure dans le Seigneur de ne plus marcher désormais comme marchent les autres nations.» Il eût pu dire : Ne marchez pas à l'avenir comme vous marchez; mais la leçon eût alors été trop vive. Il enseigne la même chose en prenant ailleurs son terme de comparaison. Ecrivant aux Thessaloniciens, il s'exprime de la même manière : «Non sous l'empire de la passion, à l'exemple des autres nations.» (I Th 4,5) Vous en êtes séparés par la doctrine, ce qui vient entièrement de Dieu; et moi, je vous demande une conduite, une vie conforme à la volonté divine, et ce sera votre part à vous. Je prends Dieu même à témoin de l'enseignement que je vous ai donné, sans aucune réticence, vous disant bien comment il faut marcher. Les autres marchent «dans la vanité de leurs pensées.» En quoi consiste cette vanité ? A s'occuper de choses vaines; et dans cette expression je comprends toutes les choses présentes, dont l'Ecclésiaste disait : «Vanité des vanités, et tout est vanité.» (Ec 1,2) Quelqu'un dira peut-être : Si les créatures ne sont que vanité, pourquoi Dieu les a-t-il faites ? et, si elles sont l'œuvre de Dieu, pourquoi sont-elles vaines. On ne tarit pas là-dessus. Mais écoutez donc, mon bien-aimé. Il n'est pas dit que les œuvres de Dieu sont vaines, assurément non; ni le ciel n'est vain, ni la terre n'est vaine; gardez-vous de traiter ainsi le soleil, la lune, les astres, notre corps lui-même : tout cela est réellement bon.

Qu'est-ce donc qui est vain ? Écoutons le langage de l'Ecclésiaste : «J'ai planté des vignes pour moi, je me suis fait des chanteurs et des cantatrices, je me suis élevé de riches fontaines; j'avais des troupeaux de brebis et de bœufs, j'avais entassé l'or et l'argent; et j'ai vu que tout est vanité.» (Ec 2,5) Puis encore : «Vanité des vanités, et tout est vanité.» Écoutez le prophète à son tour : «Il thésaurise, et ne sait pas à qui le trésor ira.» (Ps 38,7) D'après ces textes, vanité des vanités que les superbes édifices, l'or affluant de toute part, les troupes d'esclaves défilant avec orgueil sur l'agora, le faste et la vaine gloire, l'arrogance et la fierté. Pourquoi ces choses sont-elles vaines encore une fois ? Parce qu'elles n'ont aucun but utile. Vaines sont les richesses d'ici-bas quand elles servent aux délices, mais non quand on les verse dans le sein des pauvres. Si vous les consacrez à la bonne chère, voyons quel en sera le résultat : un corps chargé de graisse, une respiration gênée, la pourriture qui s'engendre : l'appesantissement, une chaleur excessive, le ramollissement des chairs et la dissolution. Vouloir remplir un tonneau percé, peine inutile : c'est le travail de celui qui s'adonne aux délices : il verse dans un tonneau percé. Du reste, on appelle vain tout ce qu'on croyait devoir nous procurer honneur ou profit, et ne nous a rien procuré; on dit encore dans le même sens une vaine espérance, une chose vaine; en un mot, nous appelons vain ce qui n'est d'aucune utilité. Examinons donc si telles ne seraient pas les choses humaines. «Mangeons et buvons; car nous mourrons demain.» (I Cor 15,32) Quel est le terme, dites-moi ? La corruption. Nous enveloppons-nous de riches habits; à quoi bon encore ? A rien. Quelques Gentils ont raisonné de même, mais sans fruit ; ils ont fait parade d'une rude vie, mais inutilement, ne se proposant aucun bien véritable, n'ayant en vue que l'approbation et les applaudissements de la foule. Qu'est l'honneur que la foule décerne ? Néant. Ceux qui le donnent ont bientôt disparu, comment serait-il stable ? Celui qui prétend conférer l'honneur aux autres devrait bien commencer par se le conférer à soi-même; s'il ne le peut pas, que devient sa prétention ? En ce monde, nous mendions l'honneur auprès des hommes les plus méprisables, de ceux : qui sont eux-mêmes couverts d'ignominie. Quel honneur est donc celui-là ?

2. N'est-il pas visible que tout est vanité des vanités ? De là ce que dit l'Apôtre : «Dans la vanité de leurs pensées.» Leur religion ne doit-elle pas être ainsi qualifiée ? Eh quoi ! ne se prosternent-ils pas devant le bois et la pierre ? Le Créateur a fait le soleil pour nous éclairer; qui se prosterne devant le flambeau qui l'éclaire ? Vous avez d'autres flambeaux, quand le soleil vous refuse sa lumière; adorez-vous ces flambeaux ? – Sans doute, me répondra

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

l'infidèle, j'adore le feu. – Oh ! la chose ridicule ! ne rougissez-vous pas d'un tel avilissement ? En voici bien d'un autre : Comment osez-vous éteindre ce que vous adorez ? Pourquoi le faites-vous disparaître ? pourquoi détruisez-vous votre dieu ? pourquoi ne le laissez-vous pas inonder votre demeure ? Si le feu est dieu, c'est à votre corps même qu'il faut l'appliquer; on ne met pas un Dieu sous une chaudière, sous une marmite, sous un vase de vil prix; introduisez-le donc dans votre garde-meuble, et qu'il s'attache à vos vêtements de soie. Mais loin de l'introduire dans ce sanctuaire, si par hasard il y pénètre, vous le chassez de toutes vos forces, vous appelez tout le monde à votre secours; on dirait qu'une bête féroce est entrée chez vous, tant vous poussez de gémissements et répandez de larmes; le dernier des malheurs pour vous, c'est que votre dieu se présente. Et moi aussi, j'adore un Dieu; seulement je mets tout en œuvre pour le posséder et l'embrasser, je me regarde comme le plus heureux des hommes, non seulement quand il visite ma maison, mais surtout quand je puis l'attirer dans mon cœur. Attirez donc le feu dans le vôtre. Ridicule et vanité que tout cela ! Faites usage du feu; c'est une bonne chose; mais ne l'adorez pas. Il avait été créé pour mon service, pour être dans mes mains un instrument docile, et non pour me commander : il a été fait pour moi, et je n'ai pas été fait pour lui. Puisque vous adorez le feu, comment restez-vous étendu sur votre couche, laissant votre cuisinier se tenir près de votre dieu ? Exercez donc vous-même la profession de cuisinier, ou celle de boulanger, ou mieux : encore celle de fondeur. Il n'est pas de professions plus honorables, puisqu'elles sont sous l'action immédiate de votre dieu. Comment regardez-vous comme avilissante une profession où sans cesse intervient votre dieu ? pourquoi la renvoyer à des esclaves, et ne pas daigner la remplir vous-mêmes ?

C'est une belle chose que le feu, il émane du principe de tout bien; mais ce n'est pas une divinité : il est l'œuvre de Dieu, et non Dieu même. Ne voyez-vous pas son aveugle fureur ? Dès qu'il s'est emparé d'une maison, il ne s'arrête plus; il lui suffit de commencer pour tout détruire; si des mains exercées et nombreuses n'en arrêtent pas les ravages, il ne connaît ni amis ni ennemis, tout lui sert d'aliment. Est-ce là vraiment un Dieu, et n'êtes-vous pas couverts de honte ? Remarquez la beauté de cette expression : « Dans la vanité de leurs pensées. » – Mais le soleil est dieu, me direz-vous peut-être. – Pourquoi donc, je vous le demande, et comment ? – Parce qu'il répand une abondante lumière. – Et ne voyez-vous pas qu'il est vaincu par les nuées, qu'il subit les influences de la nature, qu'il nous est caché tantôt par la lune et plus souvent par les dispositions de l'air ? Sans doute les nuées sont plus faibles que le soleil; et cependant elles en triomphent, ce qui nous est encore une preuve de la sagesse de Dieu. Dieu ne manque absolument de rien, et le soleil manque de beaucoup de choses; il n'est donc pas dieu. Il lui faut le concours de l'air pour briller et d'un air limpide; dès que l'air s'épaissit, il ne laisse plus passer les rayons; il lui faut aussi le concours de l'eau et d'un autre élément ambiant, pour qu'il ne consume pas. Si les fontaines et les lacs, les fleuves et les mers n'exhalaient pas de continuelles vapeurs pour tempérer l'atmosphère, rien n'empêcherait que tout ne prit feu. – Il est donc visible, s'écriera-t-on, que c'est une divinité. – Quelle démente et quelle dérision ! Parce qu'il peut nuire, il est dieu ! Mais c'est là précisément ce qui prouve qu'il ne l'est pas; car, pour nuire, il n'a besoin d'aucun secours, tandis que, pour être utile, il en réclame beaucoup. Or, il n'est pas dans la nature divine d'exercer une action nuisible, son essence étant de faire le bien. Où nous voyons tout le contraire, comment voir un dieu ? Les poisons pharmaceutiques nuisent et tuent par eux-mêmes; que de conditions ne faut-il pas pour qu'ils soient utiles ?

C'est à cause de vous que le feu est ce qu'il est; quelque chose de splendide, et de défectueux : splendide pour qu'il vous ramène au Seigneur; défectueux, pour que vous ne puissiez pas le confondre avec le Seigneur. – Il entretient, insistera-t-on, les plantes et les germes. – Et le fumier dès lors sera-t-il aussi dieu ? il les entretient de même. Et pourquoi pas les instruments aratoires et les mains du cultivateur ? Montrez-moi que le soleil seul fait la végétation, et qu'il n'a besoin de rien, ni de la terre, ni de l'eau, ni du travail de l'homme. Que les semences soient jetées, que le rayon brille; montrez-moi les épis. Si le soleil n'est donc pas seul, si les pluies sont pour beaucoup dans la fécondation, pourquoi l'eau ne serait-elle pas également dieu ? Mais nous n'en sommes pas encore là. Pourquoi la terre n'est-elle pas dieu ? pourquoi pas le fumier, pourquoi pas la bêche ? Faudra-t-il, je vous demande, tout adorer ? Quelles inepties ! Comme s'il n'était pas plus facile de comprendre l'épi, la végétation et tout le reste sans le soleil plutôt que sans la terre et l'eau; car enfin sans la terre rien de tout cela ne saurait exister. Mettez un peu de terre dans un vase, comme font les femmes et les enfants, gardez-la sous votre toit, remplissez le vase de fumier; et vous y verrez naître des plantes, peu vigoureuses à la vérité, mais des plantes. La terre et le fumier agissant donc d'une manière plus directe, méritent plus les honneurs divins. Il faut au soleil la voûte céleste, il lui

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

faut l'air, il lui faut les eaux qui sont sur la terre, pour qu'il ne nuise pas, pour donner un frein à sa rage et l'empêcher de précipiter partout ses rayons, comme un cheval indompté. Que devient-il pour vous pendant la nuit, pouvez-vous me le dire ? où va votre dieu ? Un dieu néanmoins n'est pas circonscrit et relégué dans un point de l'espace; c'est là le propre des corps. – Mais il possède une certaine puissance, il se meut. – Est-ce donc cette puissance qui est dieu, je vous le demande ? d'où vient alors qu'elle-même ne se suffit pas et qu'elle ne maîtrise pas le feu ? Mon raisonnement subsiste dans toute sa force. Qu'est de plus cette puissance ? illumine-t-elle par elle-même ou par le moyen du soleil ? Si elle n'en a pas les propriétés, le soleil est plus qu'elle. Jusques à quand tournerons-nous dans ce labyrinthe ?

3. Et l'eau, me dira-t-on encore, n'est-elle pas une divinité ? – Nouveau sujet de risée et de dispute. – Ce qui nous sert à tant d'usages, n'est-ce pas un dieu ? – Les mêmes questions s'appliquent à la terre. Tant il est vrai que, «dans la vanité de leurs pensées, ils ont l'intelligence obscurcie.» Mais ceci regarde la conduite; les Gentils commettent la fornication et l'adultère. N'en soyons pas étonnés; car ceux qui se font de tels dieux : doivent par voie de conséquence avoir de telles mœurs; s'ils peuvent le dérober aux regards des hommes, plus rien ne saurait les arrêter. Quelle action aurait sur eux la doctrine de la résurrection, quand ils n'y voient qu'une fable ? Et le dogme de l'enfer ? Autre fable pour eux. Voyez-vous quelles idées diaboliques ? Quand on leur parle de dieux : adultères, il n'est plus question de fables, alors les voilà persuadés. Leur parle-t-on de la peine future ? – Oui, répondent-ils, il y a des poètes qui peuplent tout des fantômes de leur imagination, pour tout bouleverser dans les arrangements de la vie présente; mais les philosophes ont trouvé quelque chose de bien supérieur et de parfaitement respectable. – Quoi donc ? serait-ce leur doctrine touchant le destin, l'école de ceux qui nient la providence et déclarent que le monde est livré au hasard, après avoir été formé par le concours des atomes ? Entendez-vous désigner ceux : qui tiennent Dieu lui-même pour un corps ? Quels sont enfin ces philosophes ? Ceux peut-être qui de l'âme humaine font une âme de chien, et qui persuadent aux hommes que tel antérieurement était chien, lion ou poisson ? Jusques à quand ces inventions puérides et votre aveuglement spirituel ? Comme ceux qui sont plongés dans les ténèbres, ils errent en tout sens; il n'est pas d'extravagance qu'ils ne disent et ne pratiquent, ne respectant pas plus les mœurs que les dogmes.

Celui qui se trouve dans l'obscurité ne voit rien de ce qui l'environne, et souvent, s'il rencontre une corde il la prend pour un serpent; s'il est retenu par un buisson, il croit être saisi par un homme ou par un démon; de là le trouble et l'épouvante. C'est ce qu'éprouvent les hommes dont nous parlons. «Ils craindront où ne sera nul sujet de crainte.» (Ps 52,6) Ce qui mérite réellement d'être craint, ils ne le craindront pas. Ainsi des enfants dans les bras de leurs nourrices porteront hardiment les mains sur la lumière ou sur le feu, tandis qu'ils trembleront devant un homme revêtu d'un sac. Voilà bien les Gentils, ils agissent toujours comme des enfants, et c'est le mot que leur applique l'un de leurs philosophes : les Gentils sont toujours enfants. Ils redoutent ce qui n'est pas un péché, une tache corporelle, le contact d'un mort, la rencontre de certains jours, et autres choses semblables; tandis que les vrais péchés, la fornication, l'adultère, la pédérastie, ils n'en tiennent aucun compte. Vous les verrez se purifier du contact d'un mort; et nullement des œuvres mortes; ils ne négligent rien pour s'enrichir, pour un volatile ils engageront tout un procès, tant leur esprit est enveloppé de ténèbres. Leur âme est assiégée de terreurs; ils se disent : Un tel s'est offert à moi le premier, comme je sortais de la maison; il m'arrivera des maux sans nombre. Tantôt ils diront : Un misérable esclave, en me présentant la chaussure, a commencé par le pied gauche; cela m'annonce des malheurs ou des insultes. Moi-même en sortant j'ai d'abord avancé le pied gauche; et ce signe ne trompe pas. Voilà pour ce qui regarde la maison; mais, indépendamment de cela, comme j'étais dehors, mon œil droit s'est brusquement dirigé vers la terre; présage certain de larmes. Les femmes, de leur côté, tiennent pour un pronostic le bruit que font les roseaux de leur métier à tisser, ou celui qu'elles font en maniant le peigne, soit qu'elles frappent le support avec trop de force, soit que les roseaux superposés, en se heurtant contre le bois placé en ligne droite, rendent un son strident. Et tant d'autres choses non moins ridicules : un âne qui brait, un coq qui chante, un homme qui éternue, un incident quelconque, tout leur cause une pénible émotion; ils sont comme entourés de mille liens, ainsi que je l'ai dit, ils sont comme enchaînés dans les ténèbres, beaucoup plus esclaves que les derniers de tous les esclaves.

Gardons-nous d'agir ainsi; après avoir tourné toutes ces choses en dérision, comme vivant dans la lumière et conversant dans les cieus, n'ayant rien de commun avec la terre, comptons que rien n'est à craindre, si ce n'est le péché, l'offense de Dieu. Cela n'étant pas,

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

moquons-nous de tout le reste, et du diable qui en est l'instigateur. Rendons grâces à Dieu d'une telle leçon, faisons en sorte de ne jamais tomber dans cette servitude, et, si quelqu'un de nos amis s'y trouve engagé, brisons ses chaînes, délivrons-le d'une captivité qui l'avilit et le torture, rendons-lui son essor vers le ciel, dégageons de toute entrave les ailes appesanties, professons la divine sagesse pour les mœurs et les croyances. Encore une fois, bénissons Dieu en toute chose, demandons-lui de ne pas nous montrer indignes du don qu'il nous a fait; unissons nos efforts à ceux de nos frères, faisons ce qui dépend de nous afin de les instruire par nos actions aussi bien que par nos discours. Nous pourrions acquérir par là les biens ineffables; et puissent-ils nous être accordés il. tous, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'an Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.